

— Tu vas recevoir une gifle.... espèce de drôlesse!

— Oui? Eh! bien, tiens! touche-moi... si je ne t'arrache pas les babines, tête de cochon...

Il est bien vrai que Lelette et Jeannot, en attendant de prendre un billet, tous les jours se battent comme des chiens. Si au moins quand ils le prendront, ils avaient la chance de prendre le bon. (Trad. CH. BOY.)

— Te mande un gautas! Oh! d'aquelo pelangouiro!

— Eh! bèn, tè, toco! Se t'estrasse pas li brego, mourre de porc!

Es bèn veritable que Leloun e Janet, tóuti li jour, en esperant de prene aquéu bihet, s'estrasson ansin li brego e se penchinon coume de chin!

S'au mens, quand lou prendran, capitavon lou bon!

J. ROUMANILLE.

### LES TROIS SONGES

Il y avait une fois, à Venasque, trois chasseurs appelés Sauvien, Filougon et Boniface.

Un jour, dès l'aube, ils allèrent en chasse, et se promirent de manger ensemble ce qu'ils chasseraient.

Et de rôder, rôder! l'un d'ici, l'autre de là, et le troisième ailleurs.

Quand ils eurent assez rôdé, le soir venu, ils se réunirent :

— Moi, dit Filougon, j'ai manqué deux lièvres, ah! les beaux lièvres, jour de Dieu!

— J'en eusse certainement apporté quatre pour ma part, fit Sauvien, si j'avais eu un bon chien.....

— Moi, dit Boniface, c'était un levreau énorme, quand il courait, courait, ce n'a plus été qu'un petit, tout petit lapin, quand je l'ai eu criblé de plomb. Le voilà! Qu'en pensez-vous?

— Il est gentil et grassouillet, dit Sauvien... Mais, pour trois que nous sommes... maigre chère!

### LI TRES SOUNGE

L'avié, uno fes, tres cassaire de Venasco, que ic disian Sauvian, Filougoun e Bonifaci.

Un jour, de bon matin, partiguéron pèr la casso, e se proumeteguéron de manja 'nsèn ço que cassarien.

E barrulo que barrularas! un d'eici, l'autre d'eila.

Quand proun aguéron barrula, de-vèspre s'acampèron:

— Iéu, faguè Filougoun, ai manca dos lèbre. Li bèlli lèbre, lèi de diéu!

— Ah! n'a iusiéu segur quatre, diguè Sauvian, s'aguèsse un bon chin!...

— Iéu, diguè Bounifaci, èro un gros lebraut quand landavo; es esta qu'un pichot lapin quand l'ai engranaia. E ve!aqui! Que n'en disès?

— Es poulidet e grasset, faguè Sauvian. . Mai n'auren pas proun...

— Il ne vaut, certes, pas la peine de s'attabler pour si peu, dit Boniface. Savez-vous quelle est mon idée?...

— Tirons-le à la courte paille.

— Vendons-le !

— Nenni!... Voici : si vous m'en croyez, celui de nous trois qui, cette nuit, fera le plus beau songe, gagnera le lapereau. Consentez-vous ?

— Soit ! dit Filougon.

— Bon ! fit Sauvien.

Le lendemain, ils se réunirent de nouveau.

— J'ai gagné, dit Filougon, joyeux et goguenard. Oh ! camarades, quel songe ! quel magnifique songe ! Jamais dans ma vie, jamais songe pareil. Les anges sont venus me chercher, et m'ont emporté dans leurs bras, oh ! que c'était donc agréable ! Et ils me balançaient doucement, et me souriaient. Il me semble qu'ils me dorlotent encore !... Et quelle délicieuse musique faisaient leurs ailes en volant !.. Hélas ! ai-je été penaud, quand je suis éveillé !

— Eh bien ! dit Sauvien, tu ne mangeras pas le lapin. Tu montais au paradis, toi ; et moi... j'y étais ! J'étais dans les hauteurs du troisième ciel, et, de là-haut, je voyais toute une volée de chérubins qui portaient en triomphe notre beau Filougon ! Tu semblais un soleil, Confrère ! Et les chérubins nous amenaient Filougon resplendissant, et ils chantaient en chœur, frémissants d'allégresse...

— Et toi, Boniface ?

— Eh bien ! moi, fit Boniface, quand j'ai vu, en songe, que Sauvien était aux pieds de Dieu, et que Filougon y montait sur les ailes des anges : — Ah ! me suis-je dit, ils se fichent pas mal du lapin, maintenant. Et, ma foi, je l'ai mangé.

— Vau segur pas la peno de se bonta 'n trin, venguè Bounifaci... Sabès pas ço qu'ai pensa?..

— Tiren-lou à la paio courto !

— Se lou vendian!...

— Noun ! Lou de nâutri tres que, la niue que vèn, fara lou pu bèu soungé, lou lapin sara siéu. Voulès ?

— Eh bèn ! vague, digné Filousoun.

— Zôu ! digné Sauvian.

E se desseparéron, pèr se revèire l'endeman.

L'endeman, s'acampèron mai :

— Ai gagna, vèn Filougoun tout galoi ! Oh ! camarado, quete soungé ! lou poulit soungé ! Oh ! jamaï de la vido !... Lis ange me soun vengu querre, e me pourtavon à la brasseto... Eh ! qu'èro brave ! E me tintourlavon, e me risien... Me sèmblo que ié siéu. E sis alo en voulant fasien uno musico!... Oh ! coume siéu esta nè quand me siéu reviha !

— Eh ! bèn, digné Sauvian, as perdu lou lapin. Anaves en paradis, tu, e iéu, l'ère ; ère au bèu cèu-sin dôu paradis tresen, e vesiéu, d'apereitamoundaut, un vòu de cherubi que pourtavon noste bèu Filougoun en triouñfle. Semblaves un soulèu, moun ome ! E li cherubi nous adusien Filougoun resplendènt, e cantavon, e tresanavon, e trelusissias tóuti qu'esbrihaudavias!... E tu, Bounifaci ?

— Ah ! bèn, iéu, digné Bounifaci, quand ai vist en soungé que Filougoun èro i pèd de Diéu, e que Sauvian ié mountavo sus lis alo di cherubi : — Se garçon bèn de moun lapin, me siéu di !

E, ma fisto ! ai manja lou couniéu.

J. ROUMANILLE.